

XYZ. La revue de la nouvelle

Recueil à compartiments

David Dorais, *Le cabinet de curiosités*, Québec, L'instant même, 2010, 228 p.

Nicolas Tremblay



Number 106, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63848ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

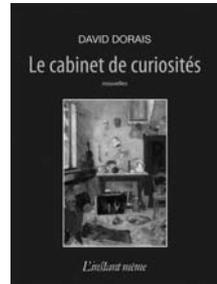
Cite this review

Tremblay, N. (2011). Review of [Recueil à compartiments / David Dorais, *Le cabinet de curiosités*, Québec, L'instant même, 2010, 228 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (106), 79–82.

Recueil à compartiments

David Dorais, *Le cabinet de curiosités*, Québec, L'instant même, 2010, 228 p.

P ARMI LES AUTEURS de ma génération (nous sommes tous deux nés en 1975) ayant fréquenté ou fréquentant toujours l'université, David Dorais me semble occuper une place à part. Car, contrairement à bien d'autres qui sont séduits par le chant des sirènes de l'avant-garde, il va à contre-courant des tendances dominantes, préférant le génie du passé à la contemporanéité absolue, comme le démontre sa thèse de doctorat consacrée à l'érotisme dans la poésie française de la Renaissance (PUM, 2008). Hormis un *road novel* coécrit avec Marie-Ève Mathieu, *Plus loin* (Boréal, 2008), l'œuvre de fiction de Dorais évoque surtout jusqu'à ce jour des temps et des pratiques lointains. C'étaient les monastères moyenâgeux qu'on découvrait dans le recueil de nouvelles homogène *Les cinq saisons du moine* (L'instant même, 2004), où la tentation de la chair trouble des moines impressionnables, souvent confrontés à la sensualité par les livres, comme *L'art d'aimer* d'Ovide. Quant au style du recueil, il rappelait, dans certaines nouvelles, l'esprit des fabliaux, la dispute, au sens de la rhétorique, l'épopée satirique, etc., sans pour autant être passéiste. Le plus récent livre de Dorais, aussi un recueil de nouvelles, se construit quant à lui à partir des cabinets de curiosités d'autrefois, ces collections privées des aristocrates de l'Ancien Régime dans lesquelles on retrouvait des objets hétéroclites, exotiques, étranges, parfois monstrueux, et où l'inusité importait plus que la beauté. Le pari consiste encore une fois à réactualiser une forme du passé, tout en inventant un espace inédit dans la fiction.



Si la cohésion du précédent recueil était avant tout thématique, à cause de la figure constante du moine à l'époque médiévale, *Le cabinet de curiosités* tient plutôt son unité de sa structure, car, d'une nouvelle à l'autre, les thèmes varient — même s'il y a des récurrences — et les histoires se situent dans plusieurs lieux et époques. Quelques textes, déjà publiés dans *Solaris*, la revue québécoise de science-fiction et fantastique, sont même des anticipations. Plus précisément, les nouvelles d'ouverture et de fermeture du recueil sont des métarécits qui encadrent les textes « purement » fictifs et commentent le livre et sa genèse, en mettant en scène, sur le mode de l'autofiction, l'auteur lui-même. La dernière nouvelle, éponyme, raconte la découverte par David Dorais, « jeune écrivain [dont] le public [...] avait réservé à ses deux premiers livres un accueil discret », d'un ouvrage au titre programmatique, *La grammaire du rêve*, contenant une illustration qui le fascine : la reproduction d'une gravure d'un artiste inconnu, Renard. Le dessin, décrit de façon détaillée, présente un meuble à compartiments. Au fil de ses recherches difficileuses, qui le conduisent jusqu'en France, Dorais, le personnage, retrouve en partie la trace du graveur ; le meuble que son œuvre représente a appartenu au sieur du Vastel, collectionneur vantard dont un livre rare, écrit en latin et auquel manquent des pages, établit la liste des objets de son fumeux cabinet de curiosités, fausse liste très inventive dont la nouvelle va même simuler la traduction intégrale. Devant l'impossibilité d'en apprendre davantage sur le collectionneur et sur le graveur, Dorais propose de créer son propre *Cabinet de curiosités*, disent les tout derniers mots, réflexifs, du livre. Par le fait même, le *Cabinet* crée d'étranges correspondances, comme si son organisation produisait l'effet de vases communicants (le livre contenu dans le livre, l'auteur incorporé dans son texte...). Il en va de même pour tout le recueil, qui regroupe les nouvelles dans trois armoires, dans un coffre et dans une bibliothèque. Cette présentation répète, à son échelle, celle d'un cabinet ou, encore, du meuble à compartiments du graveur Renard, dans lequel

en contient un autre à son tour. Cela peut aller jusqu'à l'infini. La prose de Dorais joue de ces multiples possibilités, qui nous conduisent toujours vers des avenues insoupçonnées.

À la lecture du *Cabinet*, ce qui étonne le plus, outre la très grande imagination et l'incroyable érudition de Dorais, c'est ce que j'appellerais le processus de miniaturisation, qui dynamise tout le recueil. Il y a, de prime abord, la présence des marionnettes qui le cristallise, comme dans « Lustukru » le fameux guignol qui vient manger les enfants refusant de dormir ; ou dans « Le *petit* Noël aux marionnettes » (c'est moi qui souligne) — l'un des meilleurs textes du recueil, qu'il faut lire absolument —, où un fabricant de marionnettes a, dans son arrière-boutique, une maquette de la ville qui s'anime comme par magie ; cela « offre en quintessence le théâtre du monde », dont on peut plus ou moins diriger le destin. Dorais nomme cela une « transposition », laquelle mène, entre les lignes, à une autre analogie, mais à un palier supérieur, où le créateur de marionnettes se substitue, dans le texte englobé, à l'auteur du livre englobant, auteur qui donne également vie à des personnages pas tout en fait en chair. Ce genre de glissement de sens généralisé dans le livre, où le macrocosme et le microcosme se contaminent dans un rapport d'invagination, est établi dès le texte d'ouverture, le métarécit intitulé « La gemme noire ». La nouvelle raconte à la première personne, encore sur le mode de l'autofiction (ce qui consiste à miniaturiser David Dorais lui-même), comment un livre rare trouvé dans une librairie d'occasion se met à phagocyter et à incorporer les œuvres qui le côtoient dans la bibliothèque du narrateur stupéfait. La chute nous permet toutefois de comprendre que ce livre imaginaire, une gemme noire par métaphore, vient en réalité de la conscience du narrateur, qui confond les textes dans ses lectures. Le *Cabinet*, qui matérialise et dédouble cette mémoire imparfaite à la façon du livre aux propriétés fantastiques, produit donc à son tour des associations bizarres, tantôt merveilleuses, tantôt monstrueuses, puisque le livre, espace réduit et circonscrit, est la surface réfléchissante par excellence du monde rêvé et des fantasmes

de l'auteur à la très imprévisible grammaire. Alors, c'est ainsi qu'on progresse dans ce recueil vertigineux aux mille et un carrefours, un peu borgésien par endroits, où le réel et le fictif, le savoir véridique et le savoir inventé s'enchevêtrent. Mais, paradoxalement, l'écriture de Dorais, loin de vouloir égarer son lecteur, a un souci de précision étonnant, qui rappelle — sans être guindée — la prose narrative du XIX^e siècle, tant ses descriptions campent avec minutie les lieux, le temps, les personnages et les actions. Il y a donc indéniablement dans ce style, qu'annonçait déjà *Les cinq saisons du moine*, une volonté de s'inscrire dans la longue durée de l'histoire littéraire, en réactualisant, entre autres, de vieilles formes éprouvées comme celle des récits enchâssés, utilisée dans « *Das Spukhaus* » (texte central dans le recueil, dont l'action se passe dans un parc d'attractions situé dans un village allemand), le récit à la saveur libertine du XVIII^e siècle, dans « *La vierge aux trois mains* », ou le thème fantastique du double, populaire au siècle de l'aliéniste Charcot, dans « *Le maudit M.* ». Ce à quoi s'ajoute — et le recueil précédent ne le laissait pas présager — un intérêt pour les projections futuristes : Dorais, un esprit visiblement éclectique, peut aller jusqu'à imaginer les poupées gonflables de l'avenir, faites de chair synthétique biodégradable, dans une nouvelle d'une joyeuse obscénité qui reprend à sa façon le thème des marionnettes, en n'oubliant pas que tout se retrouve dans un cabinet de curiosités, ce réservoir de l'inconscient, y compris les choses défendues et surtout contre nature.

Nicolas Tremblay

Les anecdotes de Bureau

Luc Bureau, *Il faut me prendre aux maux*, Québec, L'instant même, 2010, 174 p.

LUC BUREAU a enseigné la géographie à l'Université Laval jusqu'à sa retraite, en 2001. Auteur d'articles savants, il a également fait paraître plusieurs essais, de forme plus libre, sur son domaine d'expertise. Notamment, l'une de ses plus récentes publications, *Terra Erotica* (Fides, 2009), montrait avec